

LA PRÉDICATION EN FRANCE A LA FIN DU XIX^e SIÈCLE

Le XIX^e siècle, — et tout spécialement les trente-deux années du pontificat de Pie IX, — a été pour l'Église une époque de redécouverte religieuse. C'est alors, comme le note R. Aubert, que les fidèles retrouvent « la réalité centrale du christianisme, le Christ, vrai Dieu et vrai homme, Incarnation de l'amour de Dieu invitant chaque homme à l'aimer en retour, personne actuellement vivante et agissante dans la vie des chrétiens »¹.

Le début du siècle, en forte réaction contre le philosophisme en qui on voyait le grand responsable des malheurs de la révolution, est paradoxalement rationaliste. Les apologistes reprennent à leur compte un déisme plus ou moins teinté de rousseauisme, ils défendent un Dieu qui n'est d'ailleurs guère sensible au cœur et leur religion confine au moralisme. Un ouvrage publié en 1806 donne la note ; le titre en est pompeux : *Les apologistes involontaires ou la religion chrétienne prouvée et défendue par les écrits des philosophes* ; un long sous-titre explique l'intention de l'auteur anonyme : « Ouvrage dans lequel, par des preuves claires et sensibles, par des raisonnements simples et faciles à saisir, on réfute victorieusement les objections les plus connues de l'impiété, et où l'on met la jeunesse et les gens du monde à portée de se convaincre facilement de la vérité de la religion ». Il suffira d'en citer un

1. *Le pontificat de Pie IX*, Paris, 1952, p. 463.

court passage pour donner une juste impression de l'ensemble :

« La morale de l'Évangile est sévère, mais on est conduit par la seule philosophie aux plus rigoureuses obligations du christianisme. *On est surpris, et peut-être fâché*, dit Fontenelle : *on croyait pouvoir être philosophe à meilleur marché*. La loi naturelle exige de nous de grands sacrifices ; je veux que la loi parfaite de l'Évangile en exige encore de plus grands ; mais elle nous fournit de plus puissants motifs dans les vérités qu'elle nous enseigne ; elle offre de plus plus grands dédommagements dans les récompenses qu'elle promet ; elle nous procure de plus puissants secours dans les sources abondantes des grâces qu'elle nous ouvre...

On ne saurait nier que la religion chrétienne n'ait des principes réprimants. Ce qui la caractérise surtout, c'est son éloignement des plaisirs, de ceux qui nous dégradent, de ceux qui ont la moindre teinture du vice ; mais exclut-elle les délices innocents, les doux épanchements de l'amitié, ces démonstrations si vraies, si sincères, des âmes communicatives, qui aiment à se répandre ; une gaîté naïve est-elle défendue à la vertu ? » (p. 252-253).

Un peu plus tard, l'auteur de *L'âme affermie dans la foi et prémunie contre la séduction de l'erreur* décrit de la façon suivante l'existence chrétienne :

« Que présenteront au monde les sectateurs d'une religion si sublime ? Ce seront les vrais sages, que l'antiquité a tant vantés, et dont elle n'a jamais connu que le nom ; les vrais sages, et dans eux l'assemblage de toutes les vertus : fidélité dans les discours, sincérité dans les sentiments, droiture dans la conduite, gravité sans orgueil, modestie sans affectation, élévation sans enflure, humilité sans bassesse. Des hommes qui n'ont des sens que pour les réprimer, des passions que pour les combattre ; des plaisirs que pour les sacrifier, des devoirs que pour les remplir : tel est le chrétien ; son cœur est le sanctuaire de la vertu, sa bouche l'interprète de la vérité, toute sa conduite, l'expression fidèle d'un Homme-Dieu ; là se trouve le vrai sage dans tous les états, le bon Roi, le bon Citoyen, le bon Ami, le bon Père de famille ; si la religion était suivie elle ferait de l'homme l'image de Dieu, et de la terre un paradis de délices...

O Religion ! Que vous êtes grande ! Que vous êtes sublime ! Etes-vous donc l'ouvrage d'un homme, ou le chef-d'œuvre des mains de Dieu ? Etes-vous une invention de la faible raison, ou une émanation des splendeurs éternelles ?

Etant telle que vous êtes, au-dessus de moi, vous êtes digne de Dieu, vous méritez mon estime et mon cœur : puissiez-vous le posséder à jamais » (p. 10-11).

Ce moralisme desséché, enrobé d'un sentimentalisme tout rhétorique, va faire place, au cours du siècle, à une piété qui restaure les droits de l'affectivité ; au déisme va se substituer une dévotion profonde au Christ. Les formes essentielles de cette dévotion sont d'une part le culte de l'Eucharistie, et, d'autre part, le culte du Sacré-Cœur. Certes, ces dévotions sont empreintes d'un sentimentalisme qui peut sembler fade et puéril ; la raison en est, pour une part du moins, que la théologie demeure quasi-inexistante. Mais on ne saurait sans injustice méconnaître l'apport positif que représente cette spiritualité renouvelée : les chrétiens retrouvent le sens de la vie sacramentaire, ils comprennent de nouveau que Dieu est Amour, ils pressentent les exigences apostoliques de la foi. Lorsqu'en 1874 Mgr Gay publie son traité *De la vie et des vertus chrétiennes*, tout entier centré sur la théologie paulinienne et johannique de l'incorporation au Christ, il rencontre un succès qui l'étonne ; quelques dizaines d'années plus tôt, en effet, sa doctrine n'aurait trouvé aucun écho.

Si incomplète encore qu'elle puisse être, cette rénovation chrétienne préparait et rendait possible l'effort des générations suivantes. Il est dommage que l'histoire du XIX^e siècle soit encore, pour une large part, si méconnue de nos jours ; un bon nombre des difficultés et des problèmes au milieu desquels nous nous débattons se sont noués à cette époque et il ne peut être que profitable d'en avoir clairement conscience.

En nous demandant ici ce qu'a été la prédication en France dans le dernier quart du XIX^e siècle, nous ne pouvons prétendre à une analyse exhaustive : le domaine qui s'offre à l'exploration est immense, les œuvres imprimées chargent les rayons des bibliothèques ecclésiastiques et leur seule lecture réclamerait un temps considérable. Nous ne pouvons qu'opérer des sondages, et, pour cette raison, les conclusions auxquelles nous serons conduit ne devront pas être généralisées. Ce travail limité n'est pourtant pas sans intérêt : il montrera que, par le biais de la prédication, on pourrait ressaisir toute la

vie de l'Eglise, retrouver les problèmes qui l'ont agitée, les faiblesses qui l'ont parfois cruellement marquée, mais aussi la générosité apostolique qui l'a relancée vers l'avenir. Ce lien entre la vie de l'Eglise et la prédication, l'histoire nous le fait voir concrètement de façon plus convaincante peut-être, plus frappante en tout cas qu'on ne s'y attendrait tout d'abord.

I. LES DIVERSES FORMES DE LA PRÉDICATION

Il nous faut d'abord, en interrogeant les auteurs de l'époque, déterminer les diverses formes que revêtait la prédication. Celles-ci se ramènent essentiellement à trois : le prône, la mission et la prédication savante ou « grande prédication ». Les deux premiers types s'adressent surtout à un auditoire populaire, urbain ou rural : si la classe ouvrière est la grande préoccupation de l'Eglise, elle ne semble pas poser un problème original et spécifique ; curé de ville ou desservant d'une paroisse rurale, le prêtre se trouve toujours en face d'une même incroyance et sa prédication n'est pas spécialisée. La grande prédication vise un milieu social plus élevé et elle est l'apanage des paroisses riches dans les grandes villes. Nous aurons plusieurs fois l'occasion de souligner l'opposition entre cette forme de prédication, d'une part, et, d'autre part, le prône et la mission.

Le prône est évidemment la prédication la plus courante. Nous pouvons nous en faire une première idée en lisant un texte d'excellente venue :

« Le prône est un grand catéchisme qui ne diffère du petit que par les applications plus larges de la doctrine aux choses de la vie. Ce que l'enfant ne sait pas, l'homme l'a senti ; quand on s'adresse à lui, il faut mettre la vérité sur les plaies vives qu'elle est destinée à cicatrizer. Le prône exclut les pompes du langage, non pas la profondeur du dogme. Il a de la simplicité dans l'allure ; mais il ne manque pas de grandeur. Il a l'éloquence du père de famille qui parle à sa maison sans recherche et sans apprêt et produit des effets qu'aucun artifice de rhétorique ne saurait égaler..

A part les questions techniques du métier, dont le prône ne s'occupe pas, il enseigne tout le reste. Le prône est une philosophie sublime, complète dans son fonds, qui résout les plus terribles problèmes sur Dieu, sur l'origine des choses,

sur la nature de l'homme, sur ses destinées dans ce monde et dans l'autre. Le prône est un cours de morale, simple, lumineuse et vaste dans ses applications. Cette morale envisage l'homme dans son rapport avec Dieu, avec lui-même et avec ses semblables, avec la famille, avec la société, avec le pauvre, avec le riche, avec les bons et avec les méchants... Quand cette morale est acceptée, elle devient une admirable réglementation sociale ; elle réalise une harmonie où tous les droits, tous les devoirs et tous les intérêts trouvent leur place. Ajoutez à la beauté des détails les sanctions redoutables dont la morale du prône les accompagne, quand elle ouvre le ciel sur la tête des âmes vertueuses, et qu'elle dilate l'enfer sous les pas des prévaricateurs ; alors vous vous rendrez compte des magnifiques effets qu'elle a produits dans tous les siècles, et qu'elle continue de produire, encore aujourd'hui, chez tous les peuples qui la pratiquent. Comme tout irait bien chez nous si le prône était fréquenté ! Mais l'ouvrier des grandes villes ne va pas à la messe ; quand il y va, il évite le prône. C'est une lacune regrettable dans son éducation religieuse et même sociale »².

Ce témoignage ne vise explicitement que le *prône*. Cette forme de prédication, dont notre auteur souligne bien les caractéristiques, représente une part importante du ministère sacerdotal ; le clergé dans son ensemble s'en acquitte avec zèle ; le curé qui se serait abstenu de faire le prône durant un mois ou qui, en trois mois, n'aurait rempli que peu de fois ce devoir de sa charge s'estimerait gravement coupable. C'est qu'on a une vive conscience de l'ignorance religieuse des fidèles ; l'ouvrier surtout, cet enfant prodigue de l'Eglise, est abandonné impuissant à l'enseignement pervers d'une société athée. Le P. At le constate, non sans quelque mélancolie grandiloquente :

« A la faveur de l'ignorance qui obscurcit les esprits, et dans l'absence de tous les principes élémentaires qui sont le fond de la raison humaine, les sophistes ont beau jeu. Ils débitent, à leur aise, des pensées extravagantes. Si la liberté que la loi leur garantit n'était pas une condition suffisante de succès, l'incompétence de ceux à qui ils s'adressent l'assure. Le journaliste dans les colonnes de sa feuille, l'orateur de

2. J.-A. AT, *Saint Joseph ou la Question ouvrière d'après l'évangile*, Tours, 1876, p. 213-215.

club sur les tréteaux, le hâbleur de cabaret dans ses veillées sinistres, le maître d'école au village, le tribun dans les faubourgs, le professeur de faculté sur sa chaire, tous ces séides de la révolution, voués, par état et par intérêt, à l'œuvre de la destruction sociale, empoisonnent à l'envi l'âme de l'ouvrier, en y versant des poisons qui corrodent ses croyances, et dont le dévouement le plus sincère est assez souvent dans l'impuissance d'arrêter les ravages. Le prône aurait prévenu tous ces maux : le prône n'est plus à la mode »³.

C'est pour lutter contre ces mauvaises influences que le prêtre de paroisse, chaque dimanche, développe ce « grand catéchisme » qui doit éclairer les esprits. Cet effort d'éducation chrétienne se poursuit dans les œuvres parallèles, qui se proposent de regrouper les ouvriers des fabriques : telle est l'*Œuvre des cercles catholiques d'ouvriers*, fondée le jour de Noël 1871 par Albert de Mun, et à laquelle est dédié le livre du P. At, que nous avons cité. Le succès ne répond pas, hélas ! à la bonne volonté : les travailleurs atteints par l'Œuvre ne sont bien souvent que « des employés de librairies cléricales, des bedeaux en rupture de hallebarde, des sacristains retraités, des concierges de communautés, des garçons de bureau des œuvres »⁴.

Si le clergé manque d'imagination pastorale, s'il ne comprend guère que les « séides de la révolution » posent des questions réelles, s'il se débarrasse trop facilement des incroyants en les taxant de mauvaise foi et de perversité morale, il est pourtant un clergé zélé, qui ne se résigne pas à voir passer dans l'autre camp la masse des braves gens, à qui on ne saurait reprocher que leur ignorance. On se préoccupe donc de doubler la « prédication ordinaire » — le prône — par une « prédication extraordinaire », sous forme de *missions* et de *retraites*.

Ainsi se forme une légion de « professionnels » de la prédication, qui parcourent la France pour prêcher les missions, auxquelles les prêtres des paroisses — par manque de temps

3. *Ibid.*, p. 216.

4. E. BARBIER, *Histoire du catholicisme libéral et du catholicisme social en France*, cité par R. AUBERT, p. 494.

et surtout de préparation — ne peuvent facilement subvenir. Cet apostolat est rattaché explicitement à la parole de Jésus : « Allez par le monde entier, proclamez la Bonne Nouvelle à toute la création » :

« Les Apôtres meurent ; mais la prédication ne meurt pas. Dans tous les siècles, Jésus-Christ a ses hérauts et ses porte-voix. Après les Apôtres, viennent les Basile, les Chrysostome, les Grégoire de Nazianze, les Augustin ; puis les Boniface en Allemagne, les Patrice en Irlande, les François Xavier dans les Indes, les François de Sales dans le Châblais, les Léonard de Port-Maurice en Italie, les Bridaine en France, et cette multitude de prédicateurs de tous les siècles, dont le nom n'est pas si illustre, mais dont le ministère a été néanmoins fécond. C'est la prédication qui a civilisé le monde, c'est elle qui l'a sanctifié et qui a peuplé le ciel »⁵.

La mission apparaît comme une occasion privilégiée de ramener les pécheurs endurcis, de régler les situations irrégulières, de réparer les confessions sacrilèges, d'attirer au pied de la chaire un auditoire que la prédication ordinaire n'atteint pas. Pendant quatre semaines, — à tout le moins pendant quinze jours si la paroisse est chrétienne et peu nombreuse et si les prédicateurs peuvent assurer trois sermons par jour, — tout est mis en œuvre pour réaliser ces buts missionnaires. On aura eu soin, dès le début, de s'entendre avec les patrons des fabriques, s'il en est, et d'obtenir d'eux les plus grandes facilités pour que les ouvriers puissent suivre les exercices de la mission. On se gardera bien d'annoncer la durée de cette mobilisation : il serait fort à craindre, en effet, que les auditeurs, se réservant pour les cérémonies de clôture, ne boudent les réunions des premiers jours ; on dira que la mission sera courte, et il est vrai qu'elle est toujours trop courte, durât-elle un mois !

Un certain nombre de missionnaires, parfois même des congrégations entières, se consacrent exclusivement à cette forme de prédication et refusent les stations de Carême. C'est

5. J. BERTHIER, *Le prêtre dans le ministère de la prédication*, 1891, p. 1. En dix ans cet ouvrage, qui résume toute une tradition, aura plusieurs éditions et un tirage de 23.000 exemplaires.

là un fait qui mérite d'être souligné : les carêmes sont dépréciés. Saint Alphonse de Liguori, dont l'autorité est aussi grande et indiscutée en pastorale qu'en morale (ce n'est pas sans mal qu'elle s'est imposée : au grand séminaire de Chartres, en 1845, un professeur traitait publiquement saint Alphonse de « farceur », cf. R. AUBERT, p. 462, note 3), formulait un jugement semblable : « Je conviens qu'on prêche le Carême dans presque toutes les paroisses ; mais ces sermons de carême, que sont-ils ? Le plus souvent des sermons appris par cœur, écrits dans un genre fleuri et élevé au-dessus de la capacité de l'auditeur. De là vient qu'après le Carême on voit subsister les mêmes criminelles habitudes. Ces inconvénients n'ont pas lieu dans les missions »⁶. On convient, il est vrai, que « des hommes de talent et de zèle ont trouvé le moyen de faire un grand bien dans ces stations. Ils les ont converties en retraites successives, pour les petits enfants, pour les enfants des deux sexes qui ont fait leur première communion, pour les domestiques ou les jeunes personnes, pour les femmes et enfin pour les hommes. Par là les stations deviennent de vraies missions et opèrent d'heureux fruits de salut » (BERTHIER, p. 120).

Les missions se multiplient. On estime qu'il est nécessaire d'en avoir une dans chaque paroisse tous les cinq ans. Les missionnaires professionnels ne suffisent plus à la tâche. Le mal peut être conjuré : il suffit que tous les prêtres auxquels Dieu a accordé le don d'annoncer avec profit sa Parole consacrent chaque année quelques semaines à ce ministère. Et si un curé est trop pauvre pour recourir aux services d'un autre prêtre, qu'il se charge lui-même de la prédication missionnaire : les manuels abondent, qui fournissent plans de sermons, directives pour les cérémonies, conseils pour la solution des cas difficiles qui ne peuvent manquer de se présenter ; il faut en quelque sorte mettre l'Eglise entière en état de mission. Cette animation missionnaire de la pastorale est d'autant plus

6. Ce texte est devenu à la fin du XIX^e siècle, une sorte de *leit-motiv* ; on le trouve cité par BERTHIER, qui le reprend lui-même au P. NAMPON, auteur d'un *Manuel du Missionnaire*.

nécessaire que « les missions et les retraites passent vite ; elles sont comme des festins extraordinaires ménagés aux fidèles de loin en loin ; la prédication ordinaire, c'est le pain quotidien » (BERTHIER, p. 5). Il importe donc qu'elle soit capable d'instruire et d'attirer *nos populations*, de former un esprit vraiment chrétien dans les paroisses ; la mission proprement dite ne fait qu'inaugurer ou relancer cette prédication quotidienne de la Parole de Dieu⁷.

A côté du prône et de la mission, la *grande prédication* tient une place sinon plus importante, du moins plus brillante. Plus encore que les missions, elle est réservée à un clergé hautement spécialisé, qui se recrute dans l'épiscopat et dans certains ordres religieux : carmes, et surtout jésuites et dominicains. Il n'est pas sûr qu'une certaine incompréhension, voire une certaine animosité, n'ait pas opposé missionnaires et grands orateurs : les premiers pensent volontiers que le genre oratoire, solennel et académique, des seconds ne répond pas aux urgentes nécessités de l'heure et témoigne d'un désir de gloire personnelle plutôt que d'un véritable esprit apostolique. Il est certain que les préoccupations littéraires comptent aux yeux des grands prédicateurs. L'éloquence fleurie de maint sermon, le style souvent ampoulé, les figures oratoires de mauvais goût semblent bien trahir une prétention assez puérole :

« J'ai à vous parler de saint Anthelme. Je m'épouvante de ma tâche. Vous voulez que je vous parle bien, et c'est votre droit, de celui qui, depuis tantôt huit siècles, n'a pas cessé d'être en vénération dans votre Bugey ; vous voulez que je réponde à l'attente bien légitime de cet auditoire si nombreux et brillant ; vous voulez un panégyrique qui complète la religieuse et solennelle cérémonie à laquelle vous vous êtes fait un devoir d'assister...

7. On trouvera dans R. AUBERT, p. 124-128, des renseignements fort intéressants sur la pratique religieuse en France à partir de 1850. La situation était sûrement plus grave que ne le pensaient les promoteurs des missions, et le résultat de celles-ci est, dans bien des cas, très limité : « Le cas n'est pas exceptionnel de ces huit communes du diocèse de Soissons où, sur 6.357 habitants, 1.110 femmes et seulement 126 hommes se confessent au cours de la mission » ; ailleurs les missionnaires ne confessent que 3 hommes pour

Pour mettre en relief, comme il conviendrait, la vie de saint Anthelme, le génie de l'éloquence me serait nécessaire. Ce génie, je ne l'ai pas. Mais j'ai bonne volonté. Vous m'en tiendrez compte. La bienveillance de saint Anthelme m'est acquise, j'en ai la certitude.

Et la vôtre, Messieurs ! Elle ne me fera pas défaut. Vous êtes des maîtres dans l'art de bien dire. Vous connaissez les difficultés d'un discours de ce genre et nul n'a plus que vous d'indulgence pour l'orateur ».

Mais ces défauts, qui nous sont plus sensibles qu'ils ne pouvaient l'être aux contemporains, ne doivent pas nous dissimuler la sincérité des prédicateurs. C'est l'un des plus célèbres d'entre eux, le P. Didon, qui écrivait : « Je ne veux pas être un vulgaire parleur, un académicien, un apôtre du bout des lèvres : je veux être un éprouvé, un martyr » ; sa mission, disait-il, consistait « à jeter des ponts et à passer » : « J'ouvre les voies aux hommes de bonne volonté. Je suis un pionnier qui abat les arbres, qui renverse les rochers, qui jette des ponts sur les torrents et qui dit aux voyageurs inquiets : En avant ! On passe »³. Lacordaire et Ravignan ont fait école ; mais on ne se contente pas d'imiter, plus ou moins consciemment, leur style ; on veut aussi, comme eux, s'imposer à un public cultivé, prévenu peut-être contre la chaire chrétienne : ne faut-il pas se faire tout à tous et gagner un auditoire auquel répugnerait, à tort ou à raison, la parole simple et familière des missionnaires ?

Comme les missions veulent regagner le peuple des campagnes ou les ouvriers des villes, la grande prédication se donne pour but la reconquête d'une bourgeoisie de plus en plus matérialiste et athée, que les progrès de la science annexent au positivisme et qui, soucieuse de liberté, se détache des

une population de 1.264 habitants. La situation ne s'est guère améliorée à la fin du siècle : un prêtre qui avait, après une retraite sacerdotale, pris la résolution de ne pas manquer le prône pour peu qu'il eût six fidèles sous la chaire, n'eut pas une seule fois, dans l'année qui suivit, l'occasion de tenir sa promesse : cf. abbé PLANUS, *Le prêtre*, 5^{me} éd., Paris, 1903, t. III, p. 208.

8. Cité par le P. GAFFRE, *Le Père Didon*. Discours prononcé pour l'inauguration de sa statue, Arcueil, 10 juillet 1902, p. 24 et 42.

dogmes chrétiens. Aux grands hommes qui dirigent les consciences de leurs contemporains — Berthelot, Renan, Taine, Littré, Paul Bert, Sainte-Beuve — il faut opposer de grands hommes d'Eglise, avertis des problèmes de l'heure, capables de réfuter les erreurs des faux savants, assez forts pour s'imposer au respect et à l'attention et faire prendre au sérieux ce que Renan considérait avec mépris comme des « pantalonnades théologiques ».

La chaire de Notre-Dame, illustrée tour à tour par les Pères Lacordaire, Ravignan et Félix, est occupée depuis 1872 par le Père Monsabré. Jusqu'en 1890, le dominicain expose en cent-huit conférences l'ensemble du dogme catholique. Le succès de cette prédication est grand ; non seulement l'auditoire est nombreux et fidèle, mais encore le texte imprimé se répand largement. Mgr d'Hulst, qui succède au P. Monsabré (1891-1896), et, plus tard, le P. Janvier (1903-1924), compléteront cette « théologie pour laïcs » en traitant de la morale chrétienne.

Les paroisses urbaines ne manquent pas de prédicateurs. « Dans les villes », note l'abbé Planus, « la prédication est très variée. Les stations d'Avent et de Carême sont de tradition pour les paroisses riches. Les mois de Marie, les neuvaines du Sacré-Cœur succèdent à la Sainte Quarantaine. On se demande s'il n'y a pas ici excès en sens contraire, si à force de se multiplier la parole évangélique ne perd pas de son prestige et de son action » (*Le Prêtre*, t. III, p. 243). Il faudrait ajouter d'ailleurs bien d'autres occasions de prédication : panégyriques, anniversaires, sermons de charité, bénédictions d'orgues, consécrations d'églises, services funèbres, réunions des multiples œuvres, prises de voile... autant de grands sermons, qui sont bien souvent imprimés pour être distribués ou vendus au bénéfice d'une œuvre (la sténographie Duployé, dont l'usage se répand dans les dernières années du siècle, permet de recueillir les improvisations). On est surpris de découvrir ces centaines de brochures, parfois luxueuses, signées de noms plus ou moins célèbres : Mgr Mermillod, Mgr Turinaz, abbés Frémont, Combalot, Arminjon, Pères Didon, Constant, Etourneau, Olli-

vier, Tissot, Hermann, Perraud... On ne saurait douter qu'on prêchait beaucoup à la fin du XIX^e siècle.

II. LE CONTENU DE LA PRÉDICATION

Mais que prêchait-on et comment prêchait-on ? Il nous faut encore distinguer la prédication visant le commun des fidèles, d'une part, et, d'autre part, ce que nous avons appelé la grande prédication.

Le missionnaire et le curé doivent chercher à instruire plutôt qu'à plaire. Pour instruire, le prédicateur doit « avoir un riche fonds de doctrine acquise par le travail » (BERTHIER, p. 22), et c'est spécialement dans la Sainte Ecriture qu'il puisera la doctrine. En faut-il conclure que la prédication est *biblique*, au sens où nous l'entendons de nos jours ? Ce serait aller trop loin. Léon XIII contribuera puissamment à remettre en honneur l'étude de la Bible, mais précisément elle avait besoin d'être remise en honneur. Les prédicateurs ne font guère que citer des textes qu'ils trouvent commodément recueillis à leur intention, rangés parfois par ordre alphabétique et parfois par matières, dans des florilèges; ils s'en servent surtout comme d'exemples, à peu près au même titre que des traits empruntés à la vie des saints, voire à la vie des hommes célèbres⁹. Le sens critique fait souvent défaut; le goût du merveilleux qui a marqué ce siècle se donne libre cours en chaire, et l'on est souvent plus proche de l'imagination débridée que de l'écoute attentive de la Parole de Dieu. Ce *pathos* s'affirme particulièrement dans les cérémonies de mission, telle la cérémonie du pardon, dont le P. Berthier nous donne la description (empruntée au P. Mach) :

« On annonce la veille une cérémonie extraordinaire. Le sujet du sermon est le pardon des ennemis, ou bien la charité, le scandale, ou encore les abus et vices qui règnent

9. A côté des *Sententiae et exempla biblica*, la bibliothèque du prédicateur contient les *Paroles et traits historiques remarquables*, l'un et l'autre compilés par le P. Berthier; l'*Instruction religieuse en exemples*, du P. Schouppe, le *Trésor historique de la prédication*, de l'abbé Sibillat, les *Hommes célèbres du XIX^e siècle*, de l'abbé Saillard, etc.

dans le pays, parmi les différentes classes, les divers âges, parmi les hommes et les femmes ; et quand l'auditoire se trouve consterné, appréhendant en quelque sorte que Dieu n'envoie le feu du ciel pour réduire en cendres ces peuples prévaricateurs, comme il le fit pour Sodome et Gomorrhe, le missionnaire s'écrie : Ne craignez pas, une parole d'extrême consolation a été prononcée par Jésus-Christ ; un gage de paix et de salut s'est échappé de ses lèvres : *Dimittite et dimitemini* (*Luc, 6, 37*)... On prépare ainsi, petit à petit, les âmes au pardon, et quand tout est disposé, on s'arrête. Le clergé se présente alors avec des cierges à la main, et le prêtre le plus digne fait fonction de célébrant. On tire le Saint-Sacrement du tabernacle, on le place dans l'ostensoir, et, après l'avoir encensé et avoir chanté les prières accoutumées pour l'exposition, d'un ton triste et touchant, le célébrant prend en main le Saint-Sacrement et se tourne vers le peuple. C'est alors que le missionnaire reprend les mouvements pathétiques que nous avons indiqués et il s'écrie : Puisque je puis obtenir si facilement le pardon, je pardonne à tous ceux qui m'ont offensé et je les supplie de me pardonner, etc. Me pardonnez-vous, mes frères ? Ayant obtenu le pardon de ses auditeurs, il suspend le sermon et laisse la parole au curé qui du fond du sanctuaire demande pardon à ses paroissiens ; ceux-ci le lui accordent et éclatent en sanglots... Alors le prédicateur continue, demandant aux parents, aux maris, aux femmes, etc. de pardonner à leurs fils, à leurs femmes, à leurs maris, et il dit à tous ceux qui auraient offensé leur prochain d'en faire autant et on termine par la bénédiction et la reposition du Saint-Sacrement (BERTHIER, p. 109).

Cet appel à l'émotion est un élément essentiel de la prédication : il faut en effet *toucher le cœur* pour y graver les vérités de la religion. Les orateurs chrétiens du XVII^e siècle, qu'on a en haute estime, sont considérés comme trop froids ; on leur pardonne, car ils avaient à réagir contre l'excès inverse, dans lequel leurs prédécesseurs étaient tombés ; mais si l'on reprend volontiers leurs idées, on pense qu'il faut les envelopper d'une chaleur et d'un pathétique qui pourront seuls les rendre convaincantes.

Quelles sont les vérités essentielles qui doivent être prêchées et sur lesquelles le missionnaire doit tout spécialement insister ? S'inspirant de saint Alphonse de Liguori, le P. Berthier établit le catalogue des thèmes centraux de la prédica-

tion. Il faut en premier lieu donner à entendre la paix dont jouit celui qui est en état de grâce. On parlera souvent de l'amour que Jésus-Christ a témoigné aux hommes ; on essaiera de le faire sentir dans chaque sermon, et de faire en sorte que les auditeurs soient enflammés de ce saint amour. Il faut de même recommander la dévotion à la Sainte Vierge ; « il est une dévotion », remarque l'auteur, « qui comprend celles dont Notre Seigneur et la Sainte Vierge sont l'objet, et qui ajoute le culte de saint Joseph, dévotion que le Pape Léon XIII a cherché à répandre dans l'univers, et dans laquelle il a vu le moyen le plus efficace de sanctifier la famille et la société tout entière, nous voulons dire la dévotion à la Sainte Famille. On ne saurait trop recommander aux familles chrétiennes de s'enrôler dans l'association universelle établie par ce Pontife » (p. 78). Le prédicateur doit encore s'attacher à inculquer fortement la nécessité de vaincre la honte qu'on éprouve à se confesser, la nécessité de la contrition, du ferme propos et de la fuite des occasions dangereuses.

En raison de l'ignorance des fidèles eux-mêmes, il est indispensable d'expliquer les principaux mystères de la foi : Dieu a créé le monde ; il a fait connaître aux hommes ce qu'ils avaient à faire pour ne point se perdre ; son Fils est descendu du ciel sur la terre, il a prouvé sa divinité par des miracles et accredité son enseignement ; pour que la vérité qu'il a apportée ne pût jamais s'altérer, il en a confié la garde à l'Eglise catholique, gouvernée par les apôtres, puis par leurs successeurs, le Pape et les évêques ; l'Eglise est assistée, jusqu'à la fin du monde, par l'Esprit de vérité ; celui qui croit ce que l'Eglise enseigne sera sauvé, celui qui ne croit pas sera condamné. Ce contenu essentiel de la foi peut être exposé, précise le P. Berthier, dans les *gloses* dont les missionnaires ont coutume de faire précéder les sermons proprement dits ; il est bon encore de le rappeler au confessionnal avant de donner l'absolution.

Enfin, le prédicateur recommandera la prière en famille, la fréquentation des sacrements, la lutte contre le défaut dominant ; il incitera au zèle des âmes ; il enseignera de saines

maximes et expliquera les moyens pratiques de persévérer dans le bien : « Entrer dans quelque congrégation, entendre la messe, se confesser chaque semaine, faire tous les jours quelque lecture spirituelle, faire la visite au Saint-Sacrement et aussi à la Sainte Vierge devant une de ses images. Chaque jour encore, le matin, renouveler le bon propos de ne pas offenser Dieu, en lui demandant la grâce de la persévérance, et, le soir, faire l'examen de conscience avec l'acte de contrition. Si l'on tombe dans quelque péché, se hâter de faire un acte de contrition avec le bon propos, et puis s'en confesser au plus tôt » (p. 84).

L'abbé Planus résume en trois points les principaux sujets de prédication; il faut, dit-il, parler de Dieu, de Jésus-Christ et de l'Eglise. Sa vision est moins moralisante que celle du P. Berthier; on sent que Mgr Gay a trouvé en lui un lecteur attentif :

« Oui, parler de Jésus-Christ, beaucoup parler de Jésus-Christ, moins peut-être de sa divinité, généralement admise par ceux qui fréquentent l'église, que de sa mission et de son œuvre au sein de l'humanité. Rappeler qu'il a été et qu'il reste, entre Dieu et nous, le médiateur unique, le médiateur indispensable, que nul ne va au Père si ce n'est par lui, soit qu'il s'agisse d'obtenir le pardon du péché mérité par le Sacrifice rédempteur, soit que, ce premier effet produit, nous ayons à nous acquitter de n'importe laquelle de nos obligations religieuses. Rappeler que le chrétien est un homme tellement uni à Jésus-Christ, vivant à ce point de moitié avec Jésus-Christ, que toutes ses dispositions et tous ses actes se pénètrent incessamment devant Dieu, de la valeur même des dispositions et des actes de Jésus-Christ. Rappeler que c'est là le christianisme vrai et parfait, que nul n'est pleinement chrétien qui ne fait pas de Jésus-Christ cet usage transcendant et constant; que le christianisme donc dépasse les proportions d'une doctrine religieuse et d'une morale supérieure pour devenir en chacun de nous une façon d'être spéciale, un état, une vie, quelque chose de *sui generis* tout à fait propre et original, dont ni la philosophie ni les divers systèmes religieux, éclos à travers l'histoire de la pensée et de la conscience humaine, ne sauraient donner l'idée. Rappeler enfin que Jésus-Christ, tout disparu qu'il soit du monde depuis vingt siècles, se survit au milieu des hommes, continue d'accomplir son œuvre de médiation, de rédemption, de lu-

mière pénétrante, de grâce sanctifiante, par les sacrements, depuis le baptême jusqu'à l'eucharistie » (*Le Prêtre*, III, p. 235-236).

S'il fallait résumer en quelques mots l'impression que donne la lecture des sermons de cette époque, on pourrait dire sans doute que les prédicateurs sont avant tout préoccupés de la vie intérieure et de la pratique religieuse. Les deux aspects sont liés très étroitement : les pratiquants occasionnels ne redeviendront fervents qu'en retrouvant le sens de la prière, en fréquentant plus assidûment les sacrements, en vivant en état de grâce. Les moyens employés pour parvenir à cet heureux résultat peuvent évidemment varier : certains mettent l'accent sur la morale, d'autres essaient de faire comprendre la valeur mystique de la vie chrétienne. Mais tous semblent également penser que le christianisme est réservé à la sphère de la vie privée, à l'intimité du foyer ou à l'église. On ne parle jamais du monde que pour en signaler les tentations et les mensonges. Quand un missionnaire prêche sur les « devoirs envers les semblables », il se borne à enseigner qu'il faut rendre service à tous, pardonner aux ennemis, éviter le scandale ; dans les sermons sur la justice, on ne trouve aucun écho des redoutables problèmes de l'heure. Aux dernières années du siècle, l'enseignement de Léon XIII sur la question ouvrière et sur le ralliement ne semble pas être parvenu encore à éveiller le clergé, *a fortiori* les paroissiens les plus fidèles.

Bien différente, non seulement par sa forme, mais encore et surtout par son contenu, apparaît la *grande prédication*. Chez ses représentants les plus éminents du moins, elle veut prendre à bras le corps les problèmes les plus graves de l'heure et leur donner une solution chrétienne. Il s'agit moins d'inciter à la dévotion que d'exposer fermement et rationnellement. On pressent ici le risque de tomber dans un certain rationalisme ; qu'on n'ait pas su l'éviter toujours, il suffit pour s'en convaincre de relire l'avertissement de Léon XIII, qui vise au premier chef une prédication faussement érudite :

« La vertu propre et singulière des Ecritures est ce qui donne de l'autorité à l'orateur sacré, ce qui lui inspire une liberté de parole tout apostolique et une éloquence ferme et

victorieuse. Ils agissent donc sans prudence et à rebours de la vérité ceux qui, en traitant des matières religieuses et des préceptes divins, n'apportent presque que les témoignages de la science et de la sagesse humaine, s'appuyant sur leurs propres arguments plutôt que sur les arguments divins. Il est dès lors nécessaire que leurs discours, si lumineux soient-ils, soient froids et languissants, dépourvus qu'ils sont du feu de la parole de Dieu, et bien loin, par conséquent, de la vertu de cette divine parole ».

La *Lettre relative à la prédication*, publiée, le 31 juillet 1894, par la Congrégation des évêques et réguliers, qui cite ce passage de l'encyclique *Providentissimus Deus*, en donne le commentaire suivant :

« Voilà donc la source, de beaucoup la principale, de l'éloquence sacrée : la Bible. Mais ces prédicateurs modernisés, au lieu de puiser leur éloquence à la fontaine d'eau vive, par un intolérable abus, s'adressent aux citernes corrompues de la sagesse humaine ; au lieu d'invoquer les textes divinement inspirés ou ceux des Saints Pères et des Conciles, ils citent à satiété des auteurs profanes et même vivants, auteurs et paroles qui prêtent bien souvent à des interprétations très équivoques et très périlleuses ».

Les problèmes humains peuvent pourtant être traités d'un point de vue théologique. C'est ce que faisait déjà le P. Félix, lorsque, dans le Carême qu'il prêchait à Notre-Dame en 1866, il étudiait l'*économie antichrétienne*, montrait qu'elle est en contradiction avec la conception chrétienne — la seule qui soit vraie — de l'homme et de la famille, soulignait son impuissance à résoudre le problème du paupérisme et exposait la solution réelle que le christianisme apporte à la pauvreté et le sens qu'il donne au travail.

On peut juger bien contestable et insuffisante l'*économie chrétienne* dont le P. Félix trace les lignes maîtresses. Nous assistons là, pourtant, à l'une des premières manifestations d'une idée dont le siècle suivant sera nourri : le chrétien doit prendre parti à l'égard du monde, contribuer pour sa part, et d'une façon originale, à le rendre humain. Les événements de 1871 accentuent cette prise de conscience ; l'année suivante, dans sa première conférence à Notre-Dame, le P. Monsabré expose fermement son propos :

« Ne vous étonnez pas de ce que je vais dire, mais affermissez vos âmes pour entendre ce que je crois être, au moment actuel, la vraie parole de vie. Menacée dans notre existence par un radicalisme héritier de toutes les erreurs et de toutes les haines contemporaines, par un radicalisme qui veut tuer la foi, les mœurs, la famille, l'autorité, toutes les institutions dont dépend l'ordre social, nous ne pouvons être sauvés que par un autre radicalisme héritier des traditions et des dévouements antiques qui furent notre gloire et notre vie. Radicalisme contre radicalisme : voilà ma devise et le thème de nos présentes conférences. Contre le radicalisme révolutionnaire et destructeur, le radicalisme ordonnateur et régénérateur ; contre le radicalisme impie, le radicalisme chrétien ; contre le radicalisme diabolique, le radicalisme divin. Assurément il me sera impossible de faire ressortir tous les détails de cette antithèse, mais je croirai avoir mené à bonne fin l'œuvre de cette année, si je puis vous faire accepter l'exposé rapide, serré, ferme, audacieux, souverainement affirmatif des principes austères qu'il faut appliquer tout de suite, parce que le péril est imminent autant qu'immense... Ce que doivent être, ce que seront bientôt, je l'espère, dans notre patrie régénérée, l'homme, la famille, la société radicalement transformés par une franche application des principes chrétiens, je vais vous le dire, Messieurs ».

Il faut citer encore, — parce qu'on y trouve un thème dont l'ambiguïté affecte toute la prédication de cette fin de siècle, — quelques passages du sermon prononcé le vendredi saint :

« Messieurs, quel peuple étions-nous il y a quelques années ? Un peuple dont tout le monde racontait la gloire, la prospérité et les joies. Un peuple fier, riche, élégant, léger, rieur, tellement ami du plaisir qu'il attirait à lui toutes les vies ennuyées pour les divertir. On venait à la France comme au pays d'enchantement, on y venait pour boire la joie. Une année terrible a tout changé, et maintenant je crois entendre retentir sur notre infortuné pays cette sinistre parole de l'apôtre saint Jacques : A cette heure, ô nation superbe et enivrée, sois misérable, lamente-toi, répands des pleurs...

Pour misérable, Messieurs, la France l'est autant que peut l'être un peuple avant qu'il soit effacé du livre de la vie...

Le châtement, nous le subissons et il est terrible, grand Dieu ! Mais qui dira qu'il est immérité ? Les pessimistes s'en désolent outre mesure ; et, plongés dans un abattement

qui approche du désespoir, ils s'en vont répétant les invectives dont nous accablaient nos ennemis, avant que Dieu leur eût donné la victoire. La France, disent-ils, est un peuple d'impies et de blasphémateurs, un peuple révolutionnaire et ingouvernable ; un peuple sans respect pour ces deux choses sacrées : l'autorité et la famille ; un peuple corrompu par la richesse et par le plaisir : la France est une nation finie. Mais, de quelle France s'agit-il, s'il vous plaît ? Sachez-le bien, il y en a deux en présence de Dieu : une France irréligieuse, impie, le cœur plein de corruption et les mains pleines d'iniquités ; mais, à côté, une France catholique, le cœur plein d'amour et les mains pleines de miséricordes. Puisque l'une est châtiée, pourquoi l'autre ne serait-elle donc pas récompensée ?...

Quand elle sera sortie du tombeau de ses iniquités et de l'abîme de ses infortunes, (la France) immolera richesse, influence, force, vie, tout pour la gloire de Dieu ».

Vingt-cinq ans plus tard, à Reims, Monsabré exprime la même conviction : à côté de la France impie, il y a la France chrétienne, qui peut tout sauver : « Il y a encore dans nos provinces des campagnes où la foi du baptême reste fidèle aux vieilles croyances et au culte de Dieu ; si d'autres sont entamées par l'indifférence et l'irréligion, en revanche, nos grandes villes nous consolent par de solennelles manifestations de foi chrétienne, dont le cri de ralliement : « Nous voulons Dieu ! Il faut que le Christ règne ! », exaspère les mécréants... Le Père de la famille chrétienne l'a dit naguère à nos pèlerins : *La France est de toutes les nations celle qui aime le plus, elle est toujours la première en générosité* ».

N'est-ce pas s'aveugler comme à plaisir, et la volonté de rejoindre le monde pour le christianiser n'est-elle pas annihilée par une sorte d'impuissance à voir et comprendre la situation réelle ? Sans doute faut-il prendre au sérieux le jugement sévère que porte A. Dansette, selon lequel la grande infortune de l'Église à cette époque « n'est pas d'avoir été défaite, mais de nier que, malgré les apparences, cette défaite se perpétue. Peut-être les catholiques sentent-ils obscurément au fond d'eux-mêmes qu'ils sont incapables de vaincre, qu'ils ne sont pas maîtres de l'avenir, au moins de l'avenir prochain. Ce refus de confronter leur propre expérience avec celle de leurs adver-

saires, ce recours paresseux à la promesse d'un triomphe définitif apporté par l'Évangile, apparaît comme une double fuite qui témoigne peut-être de leur orgueil, mais davantage encore de leur faiblesse »¹⁰.

Cette illusion tient, pour une part du moins, à ce que les catholiques ont longtemps voulu croire qu'une restauration monarchique était possible, et que, grâce à elle, les droits de la religion seraient rétablis. C'est le thème que développe, de façon voilée mais transparente, un étonnant sermon prononcé par l'abbé Joseph Lémann, en 1882, en faveur de l'*Alliance catholique pour le rétablissement des droits de Notre Seigneur*. Le patronage du pape Urbain II — le Pape des croisades — dont se réclame l'Alliance fournit à l'orateur le fil conducteur de son discours : de même que les premières croisades ont voulu restaurer les droits de Dieu niés par l'Islam, de même la croisade des temps modernes doit, elle aussi, défendre la cause de Dieu outrageusement attaquée. Qui viole aujourd'hui les droits souverains de Dieu ? C'est le Diable,

« l'adversaire, contre Dieu ! Adversaire qui attaque tantôt par un côté, tantôt par un autre, rarement en face. Mais quelquefois il a attaqué Dieu en face : par exemple, lorsque sur le Golgotha, inspirant la Passion, il fait clouer Jésus-Christ en plein midi et aux quatre membres... Adversaire circonspect et avare, qui se contente, dans sa nudité, de succès partiels, de lambeaux de victoire ; mais quelquefois son orgueil s'exalte jusqu'à l'emporter ouvertement sur Dieu, lorsqu'il parvient à être usurpateur. Usurpateur, c'est là son rêve : prendre et occuper la place de Dieu parmi les hommes, s'arroger les droits divins. Eh bien, Messieurs, c'est lui qui a été l'usurpateur dissimulé à l'époque de la *déclaration des droits de l'homme*, et qui maintenant se pose en usurpateur avoué, encouragé par l'apostasie, soutenu par l'athéisme : Satan l'usurpateur ! Et par conséquent c'est contre lui que se forme et que combattrà de toute son énergie l'*Alliance catholique* !...

L'usurpation... a été l'ordre renversé, retourné, lentement, graduellement, en un mot, la Révolution : *religieuse* avec Luther, *politique* en 1789, *sociale* avec nous. Et mainte-

10. *Histoire religieuse de la France contemporaine sous la III^e République*, p. 49-50.

nant, les lois étant retournées, c'est la société elle-même qui proclame qu'elle ne veut plus de Dieu. Par le mahométisme, l'Orient est *sans Christ* ; mais par la Révolution, l'Occident devient *sans Dieu*. Sans Christ en Orient, sans Dieu en Occident. Voilà, Messieurs, les circonstances dont doit tenir compte et s'inspirer notre *cri de ralliement* »¹¹.

Tous les sermons ne sont pourtant pas de cette veine. Il est incontestable, au contraire, qu'un certain nombre de prédicateurs posent différemment le problème et voient plus lucidement la tâche qu'ils ont à accomplir pour éclairer leurs contemporains. Ainsi, le P. Didon, — que ses prises de position, il est vrai, devaient condamner au silence ; en 1872, dans un Avent prêché à Paris, il déclare :

« Il ne m'appartient pas, à moi fils de l'Eglise, qui la représente sous une forme un peu hardie, mais toujours fidèle, de vous faire l'aveu de nos faiblesses. Je les sens autant que personne, je les sens bien plus que ceux qui se donnent pour mission de la détruire... Nous avons nos faiblesses ; dans mon aveu, il y a de la sincérité et du respect. Je crois bien d'ailleurs que notre faute n'est pas celle qu'on nous reproche. On reproche à l'Eglise d'empiéter et de vouloir être la maîtresse. Non : ce qui nous manque le plus, c'est précisément le zèle, la vigueur apostolique qui va à la conquête des hommes et des choses, non point pour dominer, mais pour servir, car c'est là notre génie ».

En 1880, au moment de ses plus grandes difficultés (il avait dû interrompre les conférences qu'il donnait, durant l'Avent de 1879, à Saint-Philippe-du-Roule), le P. Didon prend pour thème de son Carême à la Trinité : la réconciliation de l'Eglise avec la société moderne¹². Le succès est considérable ; les journaux parisiens consacrent aux conférences de la Trinité des comptes-rendus enthousiastes ; on s'écrase dans l'église, pour entendre le P. Didon préconiser, dix ans avant Léon XIII, le ralliement à la République :

11. A ce sermon assistaient le cardinal de Bonnechose, Mgr Langénieux, archevêque de Reims, cinq évêques et trois abbés mitrés. Quatre cardinaux, huit archevêques et une trentaine d'évêques devaient, par la suite, adhérer à l'*Alliance catholique*.

12. S'il faut en croire un de ses amis intimes, le cardinal Guibert, archevêque de Paris, aurait convoqué le P. Didon et lui aurait

« De la lumière ! Il faut de la lumière dans l'Eglise ! On ne se met pas en travers d'un monde qui passe... Si la loi providentielle doit amener dans la vieille Europe et dans les deux mondes un âge nouveau de liberté politique, de république et de démocratie, nul ne l'en empêchera...

Le catholicisme, la grande religion du Christ, n'est pas entré dans le peuple. La preuve, c'est qu'il nous insulte ; j'en conclus qu'il ne m'a pas vu, moi, vous ; car, incontestablement, si le peuple avait vu ce que nous sommes en réalité, s'il savait ce que nous voulons dans la sincérité profonde de notre foi religieuse, et j'ajoute de notre conviction politique... car elle est libre ; elle est libre, en effet, dans le temple. Arrière ceux qui veulent faire des catégories dans le temple, au nom d'un drapeau. La croix ne connaît pas de drapeaux ».

En descendant de chaire, le P. Didon part pour Rome, où le mande d'urgence le Général de son Ordre. Envoyé en exil à Corbara, en Corse, il notera l'année suivante : « La vie moderne, c'est la science ; nous la suspectons et nous la délaissions. La vie moderne, c'est la liberté politique ; nous avons tout fait pour l'écraser et la foudroyer sous les anathèmes. La vie moderne, c'est la démocratie. Nous nous sommes alliés à tous les vieux partis ».

Petit à petit, cependant, les catholiques deviennent plus conscients des questions que leur pose le monde. Dans une énumération quelque peu hétéroclite, le P. Etourneau en dresse le bilan, devant un auditoire d'étudiants (nous sommes en 1900) :

« Certes, nombreuses sont les réalités que nous pouvons prendre pour objets de nos méditations et de nos discours ; il en est même plusieurs que nous avons l'obligation d'étudier et de mettre en plein jour : Dieu, le Christ, l'Evangile, la Religion, l'Eglise, l'Etat, la Patrie, les Nationalités, les Races, la Famille, la Franc-Maçonnerie, l'Ame, la Liberté, la Conscience, le Droit, le Devoir, les événements et les personnages de l'Histoire, les faits et lois de la Science, les Vérités objectives de la Philosophie, le Capital, le Travail, le Mouvement

fait remarquer que les sujets dont il traitait étaient trop brûlants et entraînaient un tapage qui ne pouvait que lui nuire. « Parlez de la Sainte Vierge », conseilla-t-il, « cela vaut mieux » ; mais le P. Didon se refusa à cette solution commode. Cf. M. FORISSIER, *Le Père H. Didon*, p. 135.

économique, la Souffrance et la Misère humaines, la Personnalité, l'Association, la Justice, la Charité, et je m'arrête dans une énumération que je vous laisse le soin de poursuivre ».

Avec plus de lucidité, le Père Sertillanges constate qu'une époque est révolue, qu'une crise est ouverte, mais qu'il faut aller de l'avant :

« Nous sommes aujourd'hui, vous le savez, à un tournant de la science catholique souverainement périlleux, car il peut amener des crises redoutables. Une foule de doctrines du passé sont en train de périr ; notre état d'esprit se modifie ; une évolution profonde se dessine ; des conclusions admises pendant des siècles comme indubitables ou même comme sacrées ont perdu leur crédit et se voient contestées par les esprits les plus sages et les plus prudents...

Il faut être conservateur, c'est certain ; mais ce qu'il faut conserver, ce ne sont pas nos idées à nous, ce sont celles de Dieu. Il faut préserver la vérité divine de toute atteinte ; mais il ne faut pas lier le sort de la vérité divine à celui des conceptions humaines qui la servent : ce serait confondre le nécessaire avec l'accessoire et l'habitable avec le vivant...

N'est-il pas triste de voir tout un groupe de croyants animés d'une défiance instinctive à l'égard de tout ce qui porte une étiquette nouvelle ? L'Eglise n'est pas de leur côté ; car si elle répugne aux nouveautés, elle ne rejette pas pour autant le nouveau. *Vetera novis augere et perficere* : c'est une parole du grand Pape »¹³.

CONCLUSION

N'a-t-on pas trop prêché et l'abbé Planus n'était-il pas perspicace quand il craignait qu'à force de se multiplier la parole évangélique ne perdît quelque chose de sa force ? Ce jugement mérite d'être pris en considération et peut, en un certain sens, servir de conclusion à notre survol rapide.

13. *Le savant catholique*. Discours prononcé à l'église des Carmes, le 28 juin 1901, en présence des professeurs de l'Institut catholique. Le P. Sertillanges ne parle pas abstraitement, comme le montre le passage suivant, derrière lequel se profile l'ombre de l'abbé Loisy : « Saint Jérôme se mettait à l'école des juifs, et il appelait cela christianiser la Synagogue ; saint Thomas pillait Averroès, et n'en était que plus fort contre lui. Tous nos grands hommes ont procédé de la sorte, et nous admirons leur conduite, nous les louons

Certes, les prédicateurs ne parlaient pas pour le plaisir de parler, de se tailler une réputation de grand orateur. On peut dire qu'en général la prédication a été liée à une intention apostolique : il y avait ce monde à reconquérir, ces populations des campagnes, ces ouvriers des villes, qu'on ne voyait plus que rarement dans les églises, et qu'il fallait ramener à une vie chrétienne. La Prédication apparaît importante au pasteur dans la mesure même où il comprend et sent vitalemment qu'il doit ranimer une foi qui chancelle et convertir l'incroyance. Si la prédication est intimement liée à la vie de l'Eglise, c'est parce qu'elle n'est que l'expression du souci missionnaire qui, en toute époque, anime cette Eglise. Ainsi en est-il, incontestablement, dans l'Eglise de France à la fin du XIX^e siècle : douloureusement, elle prend conscience de sa situation difficile et humiliée, elle aperçoit la distance qui la sépare des hommes, elle se retrouve, pour une bonne part, hors du monde qu'elle a mission de sauver ; c'est alors aussi qu'elle comprend l'urgence de la prédication apostolique.

Et pourtant il faut bien reconnaître que la prédication n'a pu réaliser ce qu'on attendait d'elle. A la fin du siècle, le mouvement de déchristianisation est loin d'être arrêté ; et si l'Eglise rencontre la science, ce n'est qu'au prix d'une crise profonde dont elle ne se remettra pas de sitôt. Les quelques sondages que nous avons opérés nous permettent de déceler les deux grandes faiblesses de la prédication, qui, conjuguées, ont éterné en elle la virulence évangélique.

En premier lieu, et malgré les bonnes intentions que nous avons notées au passage, la prédication reste loin de la Bible. Plus précisément, l'enseignement révélé est interprété à l'aide de catégories extrinsèques, trop humaines, affectives et mora-

d'avoir enlevé les vases d'Egypte, selon la formule heureuse. Et puis, quand nous voyons un confrère emprunter à l'érudition incroyante ou hérétique des richesses précieuses ou un esprit scientifique sur plus d'un point manifestement supérieur, nous protestons, nous nous scandalisons, comme en face d'une défection ou d'une trahison... S'il est permis de relever les abus, faut-il le faire avec aigreur, et se retrancher soi-même dans un conservatisme qui constitue l'abus contraire ? ».

lisantes. Alors même qu'ils citent l'Évangile, les prédicateurs restent prisonniers d'une vision du monde, de l'homme et de Dieu, qui porte la marque d'une époque et qui dégrade le sens original de la Bible. Léon XIII a profondément compris cette insuffisance, mais il faudra que s'écoulent bien des années pour que l'encyclique *Providentissimus Deus* porte des fruits.

En second lieu, les prédicateurs restent très éloignés du monde auquel ils prétendent s'adresser. Ils croient trop facilement que le seul problème est celui de la pratique religieuse, de la restauration d'un passé dont ils entretiennent en eux la nostalgie. Ils s'illusionnent souvent, parce qu'ils connaissent mal le monde dans lequel ils vivent. Leur optimisme quant à l'avenir reste abstrait, irréel et laisse présager un réveil pénible. Cette ignorance ou cette peur du monde est la conséquence d'une formation philosophique et théologique notoirement insuffisante, qui contraint le prêtre à voir le monde à partir de catégories périmées et déformantes.

A-t-on prêché avec excès ? Il ne faut pas taire la parole de Dieu. Mais elle n'est efficace que dans une Église tout entière en état de mission. La faiblesse de l'Église à la fin du XIX^e siècle a peut-être été de croire que la parole suffisait ; il lui restait à découvrir que l'effort missionnaire exige une mobilisation de toutes les forces ecclésiales.

Charles ROMANEY